Document généré le 14 mai 2024 15:31

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La Morte de Mathieu Arsenault

Rebecca Leclerc

Numéro 274, hiver 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95176ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2021). Compte rendu de [*La Morte* de Mathieu Arsenault]. *Spirale*, (274), 60–62.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

REBECCA LECLERC

LE RÉCENT SACRIFICE DE MATHIEU ARSENAULT

LA MORTE

MATHIEU ARSENAULT
Le Quartanier, 2020, 144 p.

Le dernier livre de Mathieu Arsenault est étrange. Entre le journal intime et le cahier de rêves qu'on oublie sur sa table de chevet, entre les mémoires rédigés juste avant de mourir et l'essai philosophique, *La morte*, publié au Quartanier en mars dernier, raconte les conditions nécessaires à la survivance de Vickie Gendreau, une amie du narrateur décédée à 24 ans. Auteure prometteuse, selon le narrateur, Gendreau est depuis sa mort devenue un fantôme exigeant, difficile – et à partir de cette exigence se déploient les intentions motivant la récente publication de *La morte* : *« Enfin, tu comprends ce qu'elle attend de toi. Elle veut que tu la sortes de ses archives, de tes souvenirs, pour que même ceux qui ne l'ont pas connue se souviennent d'elle. Elle te demande d'aller la chercher au royaume des morts et de la ramener en littérature. »* Son deuil de Vickie Gendreau, Mathieu Arsenault fait la promesse de ne jamais le faire. « Faire son deuil », de toute façon, est une construction culturelle, une manière de mieux refouler, de mieux faire semblant, c'est ce que dit l'auteur. Ainsi, jamais il ne lancera dans les airs une colombe blanche afin de symboliser le départ de son amie. Jamais il n'acceptera les idioties auxquelles il assiste lors de son passage au salon de la mort, raconté avec humour.

Arsenault ne veut pas de métaphores. Il refuse la symbolisation. Jamais, jamais, il ne cédera à la froideur insensible de la science face à la mort. *« Les chercheurs entrent dans les salons funéraires et obligent la famille et les proches à les écouter dire que la mort, ce n'est pas grave puisqu'on est fait de molécules et de réactions chimiques et électriques. »* Les morts, le narrateur veut que jamais ils ne soient refoulés, oubliés, délaissés, et il est prêt à se rendre malade pour ne pas faire comme tout le monde, c'est-à-dire *« ranger rapidement les morts dans le fond du garde-robe, du garage, du classeur au bureau »*. Il développe une perspective personnelle sur les fantômes, à partir de son expérience à lui : *« Quand je parle de fantômes, je ne fais pas de métaphore. J'essaie*

VICKIE GENDREAU EST MORTE, ET IL NE RESTE À ARSENAULT QU'UNE *« COPIE DE L'IMAGE ORIGINALE »*.

de mettre en forme ce qui se passe au jour le jour dans mon corps. » L'objectif de *La morte* est de faire comprendre que l'on peut *« approcher de l'intérieur de [nous]-mêmes l'image de quelqu'un d'autre »*, « quelqu'un d'autre », en l'occurrence, celui ou celle qui meurt. Son autre, image simulacre de Vickie Gendreau, Arsenault la nomme *« la morte »*. Elle apparaît dans les rêves et les cauchemars, elle vient de lui, elle vient à lui, elle est constituée des traces de Vickie qui restent en lui, mais elle désire « au-delà de lui ». Et dès lors que l'on acceptera de donner une place à ce simulacre, à cette matière recomposée à partir des souvenirs et des éclats d'oubli, nous *« [n'aurons] plus besoin de construire des monuments aux morts, [nous n'aurons] plus besoin de penser non plus que l'âme est un petit oiseau prisonnier d'une cage pourrissante et qui s'envole quand on meurt pour aller au pays des petits oiseaux »*. Nous n'aurons plus besoin de nos métaphores — inventions conceptuelles, lesquelles nous éloignent du réel.

Vickie Gendreau est morte, et il ne reste à Arsenault qu'une *« copie de l'image originale »*. Cette dynamique entre le sujet vivant et la spectralité – où le fantôme est, en fait, une altérité radicale enserrée par les limites de notre propre subjectivité – redonne une voix à cette force aveugle qui, à la fois contenue et fragmentée dans les différents corps qui se souviennent, *« souhaite qu'on [la] laisse disparaître tranquillement, parfois [elle] souhaite qu'on l'oublie, parfois on doit l'oublier comme on doit oublier ces vivants qui nous polluent l'existence »*. Pour laisser crier cette voix, il ouvre grand l'accès à ses pensées refoulées. Il se fouille dans le ventre et attend que la morte se manifeste – au sens d'une expérience. C'est sa mission, il tombera malade s'il le faut, mais le dévouement ne faiblira pas, on le sent. Dans la dernière partie de *La morte*, intitulée « Les autres », il écrit : *« Une araignée a tissé sa toile dans les interstices de mon intériorité. Elle attend que s'y prennent les morceaux du réel de ma vie qui la concernent et, quand il y en a assez, elle sort de sa torpeur et vient chercher ce qui lui appartient. »* Ainsi, le fantôme n'est pas un concept, une abstraction, pour Mathieu Arsenault, pas un phénomène paranormal, ésotérique ou religieux : c'est un morcellement du moi qui menace de surgir à tout moment, armé de tout ce qu'il aura trouvé dans l'inconscient, ce lieu que le narrateur sait isomorphe, ce lieu des représentations refoulées que toute notre vie consciente s'efforce de garder éloigné. Oui, le pacte signé entre Mathieu Arsenault et la morte est dangereux.

UN MORCELLEMENT PERPÉTUEL

J'ai eu à l'esprit, pendant ma lecture de *La morte*, les personnages des romans de Michel Houellebecq. Je veux dire, ces figures caricaturales d'une masculinité déchue, à la Florent-Claude Labrouste de *Sérotonine*, ces figures atteintes de la *« maladie des hommes »* que diagnostiquait Nietzsche dans *Humain, trop humain* : *« Contre la maladie des hommes qui consiste à se mépriser, le remède le plus sûr est qu'ils soient aimés d'une femme adroite. »* En effet, Mathieu Arsenault écrit de Mathieu Arsenault qu'il est un *« tas de vidanges »*, que *« ça n'intéresse sans doute pas beaucoup de gens, ce qu'[il est] en train de dire »* sur *« ce tas de cendres qui s'appelait Vickie Gendreau »*. Racontant des souvenirs d'enfance, il se souvient de n'avoir ressenti dans son pick-up, jadis, que *« la honte d'être un bon à rien, d'être le fils du boss, gauche et incompétent »*. Il se sait lourd : *« On se demande dans mon dos si je vais bien [...], on aimerait mieux ne pas être là quand Mathieu recommence à parler encore une fois de Vickie. »* Les *« tas de vidanges »* comme le narrateur, *« ça devrait faire son deuil et après fermer sa gueule »*. Mais Arsenault – vu sa tâche en regard de la survivance de Vickie Gendreau – ne fermera pas sa gueule. On le sent. Et à ce personnage s'autoproclamant pathétique s'ajoutent des opinions fortes et tranchantes, lesquelles remettent en question les « grands hommes » comme Leibniz (*« Leibniz se trompe quand il dit que les monades sont sans portes ni fenêtres »*), comme Freud (*« Dans* L'interprétation des rêves*, Freud démontre que les rêves sont constitués de deux types de matériaux [...]. Si au siècle dernier cette explication suffisait pour escamoter [le nombril du rêve], on ne peut plus aujourd'hui faire abstraction du matériau indéterminé du rêve »*).

Les idées philosophiques campées dans les angles morts de *La morte* m'ont d'ailleurs rappelée à Arthur Schopenhauer, lui qui est tellement fondamental à Houellebecq, justement : *« L'attitude intellectuelle de Schopenhauer reste à mes yeux un modèle pour tout philosophe à venir »*, écrit-il dans *En présence de Schopenhauer*. Arsenault, quand il écrit à propos de la morte qu'*« elle veut plus que vivre, elle veut continuer de vouloir »*, quand il énonce ce désir propre au fantôme et qui serait plus fort que l'enveloppe de la corporalité, se colle, consciemment ou non, à la volonté schopenhauerienne, cette tempête de désir qui ne connaît ni les contraintes du temps ni les frontières de la chair. Suivant cette idée, l'acte le plus radical du narrateur,

je crois, se situe dans l'accueil, « dans son corps à lui », des traces de Vickie Gendreau, traces qu'il promet de contenir dans ce nouvel espace du « vouloir ». L'objectif d'Arsenault étant, si l'on suit Schopenhauer, de fragmenter la volonté, une autre fois, sur les sols du royaume de la littérature : *« Je ne sais pas combien d'images justes circuleront un jour d'elle, mais il y en aura peut-être suffisamment pour que Vickie Gendreau apparaisse aux autres comme une grande écrivaine. Et je serai alors libéré de la promesse que je lui ai faite de la sortir du royaume des morts. »*

Dans le morcellement perpétuel de l'œuvre de Vickie Gendreau, Arsenault se libère. D'où la complexité paradoxale de cet extrême dévouement envers son amie. D'une part, ces actes autodestructeurs le gardent près de sa voix, de son corps, de son « je » : en étant le porte-parole de la voix d'outre-tombe de l'écrivaine Vickie Gendreau, il se constitue comme sujet, il peut continuer d'exister, d'être fonctionnel, d'écrire des livres : *« Je n'invente pas cette vie, je n'écris pas son histoire. Je la laisse me submerger. »* D'autre part, c'est précisément cette contamination « fantomatique » qui le rend malade, qui le fragmente en tant qu'individu, qui l'effondre, lui casse les os, lui brouille la tête.

LE JUSTE TEMPS DE L'AMITIÉ

Au-delà des fantômes, de leurs survivances subjectives, au-delà des mots, Mathieu Arsenault offre, dans *La morte*, une grande réflexion sur l'amitié. *« Je ne pourrais pas aimer d'amitié sans m'engager, sans* me sentir d'avance *engagé à aimer l'autre par-delà la mort »*, écrit Jacques Derrida dans ses *Politiques de l'amitié*. *« Je me sens, et d'avance, avant tout, contraint, porté à aimer l'autre mort. »* La place de l'amour dans l'amitié, Mathieu Arsenault la sait au plus fort, lui qui aime au-delà de la mort, lui qui va jusqu'à reconstruire son amie, jusqu'à partager avec elle des morceaux de son corps pour qu'elle – la morte – se prolonge dans la vie. Il donne à penser cette vérité folle, « l'amitié », et dans sa dévotion complète, imparfaite, maladroite, il en incarne la plus juste et la plus belle définition. Il marque un changement dans le temps. Du temps de l'amitié, Mathieu Arsenault est passé du côté du temps du deuil. Cette manière de calculer la vie ne changera plus. Dans le deuil, entendu comme état dont on ne revient pas, le temps est plus long, plus compliqué, et il doit désormais vivre avec les archives et les restes de son amie : *« Le souvenir d'une morte ne disparaît qu'avec la mort de celui qu'elle a désigné pour se souvenir des détails les plus fins de sa vie. »* Nouveau temps de l'amitié : l'ami.e, c'est celle ou celui qui fait survivre l'autre. On comprend mieux pourquoi Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, suggérait de ne pas avoir « trop » d'ami.e.s. Trop d'ami.e.s, c'est quand ? Quand la survivance n'est plus possible. Quand je ne peux plus me souvenir des plus fins détails de la vie de mon ami.e. C'est là la douceur impitoyable de l'amitié. Entre les lignes de *La morte*, Arsenault explore l'idée que l'amitié soit un deuil continuel, que l'amitié soit l'appréhension et l'angoisse de la perte éventuelle de l'ami.e, que l'amitié soit la hantise d'une possible maladie, laquelle endeuille l'ami.e avant même que le deuil ne soit nécessaire. Être ami.e, c'est accepter la survivance de l'un.e des deux sur l'autre. Vivre avec la menace, ou la promesse, de l'absence permanente. Dans l'amitié, on pleure la mort avant la mort.

Mais *La morte*, coup de génie, fait de l'amie décédée le poumon de la vie. Mathieu Arsenault la prolonge, Vickie Gendreau. Parce que la mort – soudainement plus tellement la nôtre, mais celle de l'autre, de l'ami.e – devient dans l'amitié encore plus inacceptable, encore plus monstrueuse, d'une violence incompréhensible. En ce sens, ce livre de Mathieu Arsenault est un ouvrage performatif, lequel s'engage à ne jamais séparer les vivants des morts : *« Les morts nous parlent avec tout ce qu'ils trouvent en nous, même le refoulé, même ce à quoi nous demeurons indifférents. »* C'est cela, l'amitié. Une relation où le quotidien est inquiété par le décès probable, éventuel, certain, de l'autre. Dans la relation d'amitié, la mort, réelle ou à venir, de l'ami.e me creuse, et maintenant trouée, vidée, je laisse les souvenirs – uniques fragments qui demeurent – me remplir un peu. Maintenant, Mathieu Arsenault est habité par la morte, elle se love dans les béances de son corps, elle vient quand elle veut, elle fait ce qu'elle veut, et lui, ce qu'il lui reste, c'est la vie, ce qu'il lui donne, c'est sa vie, et *La morte* en est le serment. Le pacte d'un vivant avec sa morte. Mathieu Arsenault, sans délicatesse, sans faire attention – et il a raison d'être aussi radical –, est le messager d'une triste nouvelle : dans l'amitié, nous sommes, et serons toujours, en deuil. Un deuil à venir, un deuil à vivre, bientôt.